

# Traces de résidence

The Green House | 2024



Formée au Conservatoire d'art dramatique de Québec, Maude Boutin St-Pierre navigue à la croisée de plusieurs disciplines depuis sa graduation en 2018 : théâtre, mouvements, arts littéraires et arts sonores. Elle s'intéresse à la manière dont on réfléchit et on construit nos liens intimes : amitiés, familles alternatives, collectivités féministes, relations aux écosystèmes, sont les sujets qui parsèment ses projets. Depuis quelques étés, Maude enregistre des jardins, se passionne pour la confection d'herbes salées et apprend à prendre soin du vivant qui l'entoure.

Un halo lilas auréole la colline en face du salon. 5:30, indique la cuisinière. Les bruants s'en donnent à cœur joie dans la cour. Le soleil sonne la mi-temps entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne. C'est la saison des verges d'or.

J'ouvre l'ordinateur et me connecte à la réunion Zoom. Sur l'écran apparaissent autant de visages que de fuseaux horaires. Exeter, Heidelberg, Slemani, Iowa City, Melbourne, Québec. Salutations en anglais, avec six accents différents.

Durant l'heure qui suit, j'apprends l'existence de lacs éphémères en Australie – l'eau y demeure, puis disparaît au fil des saisons. J'apprends à prononcer *waldeinsamkeit* – un mot allemand qui réfère au sentiment de solitude et de paix éprouvé en forêt. J'entends parler des techniques d'irrigation des prairies du Midwest états-unien et des collines irakiennes. Je note : “*gardening and writing – praxis of attention*” + “*how to tell a story that doesn't reinforce linear time / progress time / colonial time?*”.

Nous sommes huit. Nous avons été invité-es à cette résidence numérique parce que nos territoires respectifs inspirent nos écritures. De semaine en semaine, à la même heure, nous parlons rivières, roches, sécheresses, inondations, promenades, fleurs. Nous parlons angoisses, espoirs et responsabilités.

Dans mon cahier, entre mes pattes de mouche que je peinerai certainement à déchiffrer plus tard, je presse quelques-uns de mes spécimens favoris : une impatience du cap, une feuille d'achillée, une racine de pissenlit.





C'est le jardin qui m'a amenée ici. Depuis trois étés, j'enregistre les fleurs. Quelqu'une m'a dit un jour qu'écrire à partir de la nature est une affaire de cinq sens. J'ai décidé d'entrer par l'ouïe.

*le matin, le jardin  
l'heure du bruant à gorge blanche  
où es-tu Frédérick, Frédérick, Frédérick?  
puis, d'autres oiseaux  
cââ-cââ  
tchic-ardi-di-di  
ouiiip! prrrrrrrrrrit  
un bourdon  
vezv zuvzivzev  
longtemps, le bourdon  
une main qui cueille  
la brise*

Ce que j'aime de cette tâche – me planter au milieu d'un pré fleuri avec des microphones – c'est l'immobilité. J'attends. Je guette. L'absence de mouvement aiguise l'attention. J'ajuste le gain sur l'enregistreur. Et je ramasse les sons. L'écho d'un orage de chaleur. Une symphonie d'insectes chanteurs. Une bourrasque qui fait frissonner les feuilles d'un peuplier faux-tremble. Quelque chose dans cette lenteur imposée me submerge. Le temps marche croche. C'est vrai, l'horloge du jardin n'est pas linéaire.

C'est prouvé : écouter des sons de nature calme le système nerveux. Je voudrais inviter tout le monde dans cette talle d'échinacées.



En dehors du matin de résidence, je commence chaque journée en récoltant des insectes. Beau temps, mauvais temps, j'enfile mes bottes de caoutchouc et je m'aventure dans le jardin. C'est que cette année, les légumes et les fruits sont attaqués par une tralée de ravageurs particulièrement voraces : altises, noctuelles, teignes, chrysomèles rayées, doryphores – pourquoi est-ce que les insectes nuisibles du potager portent de si jolis noms? Un à un, je les saisis entre le pouce et l'index, puis les plonge dans un pot d'eau savonneuse. Le savon bloque les pores par lesquels les insectes respirent. Tranquillement, ils s'asphyxient.

Oui, même la culture biologique de légumes provoque son lot de violences.



Pour être comprise des collègues à l'international, je traduis le jardin.

épilobe – *fireweed*

immortelle – *strawflower*

digitale – *foxglove*

impatiente du cap – *spotted jewelweed*

Je suis perdue. C'est trop différent. Je ne sais pas dire ma relation avec ces plantes dans une langue nouvelle. Comme chaque fois que les mots me manquent, je me rabats sur une question pour éviter de me commettre. Je demande au groupe : *How does language influence our relationship with the non-human beings around us?* Est-ce que j'ai moins de réticence à tuer les doryphores depuis que je les appelle "bibitte à patates"?



J'ai capturé des photos à travers la ville. Des plates-bandes aménagées, des friches, des adventices qui se faufilent entre les craques du trottoir, qui couronnent le pied d'une borne-fontaine ou escaladent un fil électrique. Je construis un carrousel de clichés. Je demande au groupe : qu'est-ce qui fait que certaines de ces plantes sont considérées jolies et d'autres laides ? Pourquoi l'humain cultive les zinnias mais se débarrasse des pissenlits ?



6h30, rappelle la cuisinière. L'horizon est transpercé par le soleil. La rencontre se termine sur une invitation : *Locate a weed or a flower or plant that you feel an aversion to, as well as a plant that you feel warmly to. Place them together (perhaps a bouquet or two pictures side by side).*

Je le note pour mieux m'en souvenir : parfois, il suffit seulement de tenir ensemble.